Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 16

Artikel: L'opposition
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202210

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le temps d'autrefois.

(*Journal de Lausanne*, 19 juillet 1788).

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !
Quand on voyait les Seigneurs Rois
Conduire eux-mêmes la charrue
Et travailler à la moisson
Quand la saison
Etait venue.

Faisant œuvre de leurs dix doigts,
On voyait Princesses et Reines,
De leurs brebis tondre ou filer les laines.
Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Préparé de la main de sa grosse maîtresse,
On savourait le lait et de chèvre et d'ânesse
Dans la cueillère et l'écuelle de bois.
Ah ! le bon tems que le tems d'autrefois !

On ne connaissait ni le code,
Ni l'étiquette, ni la mode,
Ni les habits de chaque mois.
Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

On n'avait point de Comédie,
Point de Vauxhall, de Kanelagh,
D'Ombres Chinoises, d'Opéra ;
Point de Concerts, d'Académie,
Point de Comédiens de Bois.
Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

(Vous allez, peut-être, me dire,
Qu'alors on devait s'ennuyer,
Qu'il fallait dormir ou bâiller ;
Détrompez-vous, on ne savait pas lire.)

Les maris étaient moins galants...
Les femmes étaient moins coquettes ;
Les filles, à près de seize ans,
Etaient encore innocentes, discrètes ;
Elles n'allaient jamais au bois.
Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Toujours fraîche, toujours féconde,
Par de-là soixante printemps,
Une femme avait des enfants ;
Il est beau de peupler le monde.
De nos jours un seul fils ; et souvent à sept mois !
Ah ! le bon temps, que le tems d'autrefois.

Communiqué par PIERRE D'ANTAN.

Oh, la guerre ! — Deux soldats visitent un musée. Ils s'arrêtent longuement devant le buste d'un général.

— Hein, mon vieux, faut-y que ce soit pas rigolo, la guerre, pour charcuter un brave général à ce point.

— Eh ben oui, tout de même ; plus de jambes..., plus de bras !

Amoureux, gare l'omelette !

C'est après-demain le lundi de Pâques, la fête des œufs. Il existe, à ce sujet, une jolie légende originaire du pays bressan.

Un jour, à Bourg en Bresse, arriva Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Elle séjourna quelque temps au château de Brou.

Marguerité était très grande, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi très jolie. Les gentilshommes la saluaient comme une reine et les paysans comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut à Bourg assemblée et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci » ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
Fiancés et jouvenceaux,
Commençaient les rondeaux,
Quand venaient les musettes.

Entourée des châtelaines du voisinage, Marguerite assistait à la fête.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable ; deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. C'était la coutume... Si les jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés ; la volonté même de leurs parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite prenait grand plaisir à ce spectacle, nouveau pour elle. Soudain, on entendit le son du cor et presque aussitôt apparut, en magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaîté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, tout à la joie de leur rencontre fortuite, ne songeaient ni à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mettant sa main dans celle de Philibert :

— Adoptons la coutume de Bresse, dit-elle.

Ils se fiancèrent et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

Oh ! oui. — Il faut avoir bien mauvaise opinion de soi, pour ne pas vouloir paraître tel qu'on est.

L'opposition. — Madame entend parler politique et demande à son mari : Qu'est-ce que c'est donc que ce parti de l'opposition ?

— C'est toi, ma chère... dans le ménage.

Une foire.

Pour une foire, c'est une foire, que celle qui se tient en ce moment à Leipzig. Elle a lieu deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et dure un mois.

La ville se transforme comme par enchantement et prend une physionomie pleine d'originalité et de mouvement. Des baraques viennent par centaines le long des rues ; des marchands forains s'emparent de toutes les portes cochères ; des fabricants de la montagne prennent possession de la voie publique ; des saltimbanques établissent leurs tréteaux. Soixante mille étrangers, partis de tous les coins de l'Europe et du fond de l'Amérique elle-même, font tout à coup irruption dans la ville. Si les rues de Leipzig sont littéralement transformées à l'époque des grandes foires de Pâques et de Saint-Michel, il en est de même dans la vie intérieure des familles.

Les appartements sont devenus des succursales des hôtels ; père et mère, enfants et arrière-parents couchent ensemble, pêle-mêle, dans le salon, quelquefois même dans la cuisine ; enfin, n'importe où ! Des ballots de marchandises encombrent l'antichambre, les corridors, et jusqu'aux escaliers. Bref, le Leipzickois ne s'appartient plus du jour où arrive l'étranger ; il s'efface, disparaît, pour la modeste somme de 30, 40, 50 ou 100 thalers ! Nous ne parlons ici que du petit bourgeois de Leipzig, car pour le Leipzickois, riche marchand, il ne change pas ses habitudes pour si peu ; il ne s'aperçoit de la foire que dans son comptoir.

Les industries les plus diverses se donnent rendez-vous à la foire de Leipzig et y vivent le plus fraternellement du monde, côte à côte. Les peaux, les draps et les cuirs, les trois principaux articles du marché, occupent à eux seuls trois quartiers de la ville. Le commerce de l'horlogerie tient une autre rue. Le reste se case un peu partout, au gré de la municipalité ou de MM. les entrepreneurs de la construction des baraques.

Pâquies.

L'è dèman Pâquie, à cein que dit l'ermana. Lè bouibos sè redzoïant tot pllein de lo vère arrevâ, câ lâi a gran tein que l'atteindant. Et no, quand on'ira dzouveno, vo rappelâ-vo assebin quemet on s'eimpacheintâve que fusse quie. Lo matin, âo sèlâo lèveint, on ètâi dza de poeinte po tieindre noutrè z'âo que la mére no z'avâi baillì. On lè fourrâve dein on caquelon, et, quand l'ètant couet, on vèssâve l'idie po remettre on bocon de tieintere qu'on atselâve vè lè boutequans. L'ètâi onn'affère quemet de la pufetta que faillâi mèclliâ avoué onna gotta d'idie ; et pu on lè laissive tant qu'à qu'on aussè comptâ du ion à dou ceints. Adan on lè saillessâi, on lè panâve avoué onna couenna de lard, mîmameint on bourrelion, et pu on lè portâve dein 'na fremelhîra, de clliau groche fremi, vo séde, que sè promenâvant dessu, et que lâi fasant dâi galé seindâ, dâi tserrâire, dâi riô, dâi lé, qu'on arâi djurâ la carta de la Suisse Ein aprî quinte lutsèhye ! on tè rebattâve clliau z'âo à clli que porrâi lè tsampa lo pllie lliein, quaranta pî de hiaut. Quand ein avâi ion que tsesîve dessu onna pierra âo bin onna cailla de vè on bocon dura, faillâi vère lè z'eimbardje que fasâi : lo dzauno, lo bllian, tot cein sè corressâi aprî quemet lè melion quand on lè fâ châota à la pudra. L'è cein que fasâi rire lè dzein que guegnîvant !

Quand on lé z'avâi prâo accoulhî via, on croquâve avoué lè camerardo. Po quemeinci faillâi cheintre iô l'ire lo défaut po fière bet contre bet, et pu tiu contre tiu. Dâi coup, on rusâve, on tegnâi l'âo dein la man avoué lo pâodzo et lo lètse-potse, et à la vi que l'autre fièsâi, on fasâi caludzî lo dâ su son âo po lo prèservâ, la nelhie ein amont et clli dau camerardo sè trossâve râ.

Dâi z'autro coups on pregnâi, po croquâ, on âo de bou bin adrâi tieint, mâ faillâi sè sauva se on sè maufiâve dau tor, cein quie gâ ! L'è veré qu'assebin l'ètâi 'na brouillerî.

Dâi z'autro iâdzo, on einnittâve on mâi doureint on âo dein dau fèmé et quand lo dedein îre bin pourri, la couquelhie vegnâi asse dura qu'on ècouelletta à café ; on pouâve croquâ sein rein risquâ. Tot parâi, à force fière, l'arrevâve que sè trossâve et pè lo perte dzinclâve 'na caïeneri asse dzauna que dau frelin que fasâi on chet-mau de la mètsance. On sè fasâi adan dere dâi noms, dâi « caïon, maulhonnîto, chet-mau » et dâi dhizanna d'autro po rire.

Et lo tantoût : quinte venaigrette ! mè z'amis de Mordze ! quin pucheints saladiers on t'eintsatalâve. Tsacon sa dozanna d'âo. On lè tsapliâve ein finne ruve quemet po frecassî lè truffie, et pu on cein verîve bin adrâi avoué de l'oulio, dau venaigro, dâo trâi z'ugnons. L'è cein qu'ètâi dâo fameux ! et que vo cotâve lè coûte : on avâi omète lo thorax garni et on pouâve restâ tant qu'âi dhi z'haôre lo leindèman sein rein revère. Jamé ne vo pèsâve su l'estoma. ; nâ pas ora lè dzein l'ant tant crouïe que rein que onna veingtanna de truffie boulâite, cein lau fâ mau. Faillâi no vère ! Quin corps on fasâi !

Lâi a oquie que m'a adî contrareyi, l'è que Pâquie ne sâi pas adî lo mîmo dzo ti lè z'an, na pas dâi iâdzo âo mâi de mâ, dâi z'autro coup âo mâi d'avrî, dinse on ne sâ jamé âo justo quand l'è. Noutron fretâ, que l'è on tot malin (l'a ion de sè cousins que l'a risquâ d'eintrâ à l'écoula normâla), m'a espliquâ que Pâquie l'è âo quemeincemeint dâo saillî po cein que, se l'ire âo mâi de janvier sarâi trâo proutso de tsalande et dau boun'an ; ein fè-